

Alfred GAESSLER alias « Georges MARTY »

Quartier-maître radiotélégraphiste sur le Contre-Torpilleur « LE TRIOMPHANT »

Résistant et agent double ayant trahi le réseau Nemrod



Alfred Gaessler (né le 21 novembre 1919 à Schiltigheim dans le Bas-Rhin et disparu sans laisser de traces en février 1945) est un agent double connu pour avoir trahi Nemrod, le premier réseau de résistance intérieure française (d'inspiration gaulliste).

Biographie

Engagé dans la Marine nationale française en 1937, Alfred Gaessler sert dans les sous-marins, puis sur le contre-torpilleur « Le Triomphant ».

Cet Alsacien, fils d'un cheminot pro-nazi, est en réalité un agent double au service de l'Abwehr, les redoutables services de renseignements Allemands

Il est recruté à l'âge de 20 ans en 1940 par Honoré d'Estienne d'Orves comme opérateur radio sous l'alias « Georges Marty ». En effet, il a l'avantage de parler allemand par son origine

alsacienne et aussi anglais. Néanmoins, il finit par dénoncer ses compagnons du réseau Nemrod auprès de l'occupant nazi – ce qui donnera lieu à l'exécution de trois de ses membres, dont d'Estienne d'Orves, le 29 août 1941 au Mont-Valérien. Après avoir été évacué par les nazis vers l'Autriche en 1945, Gaessler profite de la débâcle pour disparaître sans laisser de traces.



Honoré d'Estienne d'Orves pionnier de la France libre

Issu d'une longue lignée de nobles provençaux, ardent catholique et profondément patriote, Honoré d'Estienne d'Orves est l'un des rares officiers à rejoindre de Gaulle au cours de l'été 1940. Lieutenant de vaisseau, ancien élève de l'École polytechnique et de l'École navale, il se trouve en juin 1940 sur le croiseur Duquesne, basé à Alexandrie, dans l'escadre de l'amiral Godfroy. Refusant la défaite, il décide de désertir en juillet 1940 pour continuer le combat. Portant désormais la moustache, il sera dans la clandestinité « Châteauvieux ». Essayant dans un premier temps de rallier à Djibouti le général Legentilhomme, commandant les troupes françaises de la Côte française des Somalis, qui avait

annoncé son intention de continuer la guerre aux côtés de l'Empire britannique, Estienne d'Orves rejoint de Gaulle en septembre 1940, après un long périple de deux mois autour de l'Afrique.

À Londres, accueilli chaleureusement par l'amiral Muselier, il est inscrit sur les effectifs des Forces navales françaises libres (FNFL). Chronologiquement, il est le treizième (c'est son départ d'Alexandrie qui est pris en compte pour dater son ralliement), recevant la carte n° 3157 au nom de « Châteauvieux ». Il est élevé au grade de capitaine de corvette. Alors qu'il souhaitait être embarqué le plus rapidement possible sur une unité opérationnelle, Estienne d'Orves est affecté en octobre 1940, du fait de la pénurie d'officiers d'état-major, à la tête du 2e bureau de la France libre, sous la direction du colonel Passy. À partir de différents canaux (le courrier venant de France, les témoignages de ceux qui ont rejoint le sol anglais), il rédige des rapports aussi précis que possible sur la situation en France occupée afin que les Français libres ne soient pas trop coupés des réalités métropolitaines.

Mais « Châteauvieux » ne saurait être un simple homme de bureau. Il cherche à étancher la soif d'action qui le tenaille depuis la défaite de juin 1940. Dès novembre 1940, Estienne d'Orves songe à se rendre lui-même en France pour constituer et qui commence à fonctionner depuis la métropole grâce à Jan Doornik et Maurice Barlier, deux agents de la France libre qui ont rejoint la Bretagne en septembre 1940 pour y effectuer du renseignement (repérage des installations de la marine allemande notamment). L'organisation doit être développée et surtout se doter d'une radio capable d'établir une

liaison régulière entre la France et Londres afin de faire remonter les différentes informations collectées.

Cette mission est dans un premier temps refusée par sa hiérarchie, qui s'oppose à son départ. Pour l'amiral Muselier, une telle expédition, qualifiée de « condamnation à mort », semble trop prématurée et déraisonnable. Le colonel Passy considère quant à lui qu'il n'est pas dans les attributions d'un chef de service de prendre la place d'un agent opérant sur le terrain. Mais Estienne d'Orves ne désarme pas et obtient une audience de De Gaulle en personne. Lui expliquant tout l'intérêt qu'il y aurait à établir des contacts avec les premières organisations résistantes qui semblent se constituer en France, il reçoit l'autorisation de partir.

La veille de son embarquement, Estienne d'Orves écrit à sa femme Éliane, lui donnant pour la première fois de ses nouvelles depuis son entrée en clandestinité et lui expliquant les motifs de son action :

« Je n'ai pu, depuis le 10 juillet, t'écrire directement. J'ai craint des représailles d'abord. Et puis lorsque, arrivé en Angleterre, j'ai pu savoir que l'on laissait en paix les familles de ceux qui continuaient la lutte, j'étais déjà engagé dans la voie que je suis maintenant et j'ai préféré rester le plus ignoré possible. [...] Tu as compris pourquoi j'agissais ainsi. Je ne peux, vois-tu, pas admettre l'idée d'une France vassale. Je sens que c'est travailler pour mes enfants que de tenter de libérer notre patrie. [...] J'ai été chargé du service de renseignement. Des amis à nous sont partis pour la France relever le moral de nos concitoyens et saper l'œuvre des Allemands. J'ai voulu prendre ma part dans ce travail, c'est pour cela que je pars moi aussi. C'est bien de souhaiter la défaite des Allemands. Mais ils sont forts. Il faut aider l'Angleterre à les vaincre afin qu'ensuite elle puisse libérer la France. Et alors, nous qui avons combattu, nous serons là pour refaire une France française. »

La mise en place de la liaison radiotélégraphique clandestine

Dans la nuit du 21 décembre 1940, la « Marie-Louise » un petit chalutier de 10 mètres, quitte la côte de Cornouailles. Elle a, à son bord, les quatre hommes d'équipage : le patron Jean-François Follic, un pêcheur de l'île de Sein, Pierre Cornec, Yves Pennec et Martial Bizien. Plus deux passagers Honoré d'Estienne d'Orves, qui a pris le pseudonyme de « Chateaufvieux », accompagné du quartier-maître radiotélégraphiste Alfred Gaessler qui a choisi comme nom de guerre « Georges Marty ». Le choix du « pianiste » avait embarrassé le commandant. Ils étaient deux candidats : Jacques Leprince, 18 ans, aspirant à bord du sous-marin Junon, et Alfred Gaessler, quartier-maître sur le contre-torpilleur « Le Triomphant ». Honoré d'Estienne d'Orves avait choisi Gaessler, l'Alsacien, parce que plus âgé, plus expérimenté et parlant couramment l'allemand.

Les deux agents gaullistes débarquent le 22 décembre à Port-le-Bouz, près de Plogoff. Ils sont hébergés par la famille Normand, dans une petite maison isolée, située dans la lande battue par les vents, sur les hauteurs du versant sud de la pointe du Raz. Gaessler installe son poste radio dans la cuisine. Le message rédigé par Estienne d'Orves sur des notes de bistro à en-tête jaune Pernod, envoyé dans la soirée, quelques heures après avoir débarqué sur le sol français, constitue la première liaison entre la France occupée et l'Angleterre : « Tout va bien ici, je renvoie le bateau à Penzance. Je pense partir d'ici deux jours pour Nantes puis... suite de ma mission. Les Bretons sont épatants, vive la France. God save the King. ».

La Bretagne offre une dimension stratégique importante, permettant de surveiller les installations militaires allemandes développées le long des côtes françaises tout en facilitant la communication avec l'Angleterre. C'est là qu'Estienne d'Orves doit implanter son réseau, qui s'appellera « NEMROD », du nom du « vaillant chasseur devant l'éternel » évoqué dans la Bible. Mais l'objectif n'est pas de se limiter à la seule Bretagne. Estienne d'Orves envisage de se rendre à Paris afin d'établir des liens avec d'autres réseaux et de travailler à l'unification de la Résistance naissante en France occupée.

Au cours des semaines qui suivent son arrivée, il s'attelle à développer l'implantation de son organisation. Le 24 décembre 1940, il se rend dans la région de Nantes, haut lieu de l'administration allemande et siège de la région militaire placée sous l'autorité du Feldkommandant Karl Hotz, afin d'y constituer une équipe de renseignements autour de la famille Clément (André et Paule) à Chantenay-sur-Loire au 1, rue du Bois-Haligan, près de la place Jean Macé. Il fait connaissance de Barlier, Le Gigan et Léon Sétout, qui constituent le noyau du réseau Nemrod, dont il est le chef. L'objectif de cette antenne du réseau est de collecter des informations sur les QG allemands, les centres d'approvisionnement, les arsenaux, les centres d'aviation et les mouvements des navires.

Le 25 décembre, le repas de Noël se déroule en présence de Jean Le Gigan, un voisin des Clément, qui occupe les fonctions de directeur des achats aux chantiers Dubigeon. Il doit diriger le groupe pour toute la Bretagne. D'Estienne d'Orves, Maurice Barlier et Georges Marty montent l'appareil radio qu'ils ont apporté d'Angleterre. À 13h30, ils établissent la première liaison radio entre la France occupée et Londres.

D'autres transmissions suivront au rythme de quatre à cinq par semaine. Les renseignements transmis à Londres comprennent le QG allemands dans les châteaux des environs de Nantes, les emplacements précis des dépôts de carburants, le terrain d'aviation de Château-Bougon, celui de Vannes-Meucon, les positions des batteries côtières, les plans du réseau de distribution d'énergie électrique de la région Ouest, la liste des sous-marins relevée à l'arsenal de Lorient, la construction de la base sous-marine de Saint-Nazaire. Pour ne pas attirer l'attention, Léon Sétout a trouvé pour Georges Marty un emploi de dessinateur auprès de l'architecte de la ville, André Chauvet.

Alfred Gaessler et la trahison du réseau d'Honoré d'Estienne d'Orves

La chute du réseau Nemrod a été provoquée par la trahison du radio Alfred Gaessler (« Marty »), l'homme qui accompagnait Estienne d'Orves lors de son débarquement près de Plogoff le 21 décembre 1940. « Châteauneuf » souhaitait absolument être secondé dans sa mission par un opérateur radio car cela permettait de communiquer en Angleterre les renseignements urgents, impossibles à transmettre par courrier. Mais les radios sont plutôt rares au sein des Forces françaises libres. Estienne d'Orves se tourne vers un Alsacien de 20 ans, Alfred Gaessler, ancien quartier-maître radio sur le Minerve, où il s'était engagé en 1937. Arrivé en juin en Angleterre, il sert sur le contre-torpilleur « Le Triomphant », appartenant aux Forces navales françaises libres, commandé par le capitaine Philippe Auboyneau. En novembre 1940, Gaessler se porte volontaire pour une mission en France. Il présente pour Estienne d'Orves l'immense avantage de parler couramment allemand, ce qui est très précieux pour pouvoir espionner l'occupant. Il semble également désireux de passer à l'action et remplir des missions sur le terrain, comme le montre sa demande de nouvelle affectation envoyée à son supérieur, le capitaine Auboyneau, le 28 novembre 1940 : « Parlant deux langues, l'anglais et l'allemand, je suis certain que mon poste et ma place ne sont pas sur un bâtiment où mes connaissances en langues étrangères ne peuvent servir à rien. En conséquence, j'ai l'honneur de solliciter mon débarquement du Triomphant et mon affectation au bataillon des fusiliers marins. »

D'Estienne d'Orves repart à Paris pour s'assurer des contacts pris à Paris et à Vichy par Jan Doornick, qu'il rencontre pour la première fois le 4 janvier 1941. D'Estienne d'Orves le félicite de l'action accomplie et lui propose de repartir pour Londres avec lui à la fin du mois. Mais de cette expédition qui doit comprendre près de 30 hommes, peu nombreux sont ceux qui échapperont aux arrestations. À Paris, D'Estienne d'Orves installe un nouveau secteur avec un poste émetteur à Saint-Cloud. Il noue des contacts avec le réseau de résistance du musée de l'Homme.

À son retour à Nantes, D'Estienne d'Orves est informé du comportement peu discret de Georges Marty. Ce dernier entretient des relations suspectes, bavarde imprudemment avec des soldats allemands et mène la grande vie dans les bars du port. Il est menacé de sanction et de renvoi à Londres, transféré dans d'autres hébergements de Nantes rue de l'Abbaye et rue de la Brianderie, mais le capitaine D'Estienne d'Orves lui laisse une seconde chance. Marty continue à envoyer des messages. Mais en réalité, c'est un traître, dont le vrai nom est Alfred Gaessler.

Le 19 janvier 1941, veille du retour d'Estienne d'Orves à Port-Le-Bouz, Alfred Gaessler était allé se présenter 24, boulevard Guisth'au auprès des services de contre-espionnage allemands de l'Abwehr.

Au chef de poste, il annonce :

- J'ai des renseignements sur des espions français.

L'homme est fouillé. Puis, escorté par une sentinelle en arme, il est conduit jusqu'au bureau du Korvetten Kapitän Pussbach.

- Je vous écoute, monsieur.
- Je suis le radio d'un réseau français qui envoie des renseignements aux gaullistes et aux Anglais.

Pussbach le toise froidement.

- Comment vous appelez-vous ?
- Gaessler, Alfred Gaessler. Je suis né le 21 novembre 1919 à Schiltigheim, dans le Bas-Rhin.
- Pourquoi trahissez vous vos amis ?

Après un moment d'hésitation, Gaessler répond :

- Parce que je crois à la victoire allemande.
- Hum ! Est-ce vraiment la seule raison, monsieur Gaessler ?
- Cela n'a pas d'importance. Ce qui compte, c'est ce que j'ai à vous dire, non ?
- C'est juste, monsieur Gaessler...

Moins d'une heure plus tard, une voiture conduit le radio à Angers au siège régional de l'Abwehr et répète au colonel Dernbach ce qu'il a dit à Nantes : noms, adresses, planques, codes de la radio. Ce jeune alsacien de 20 ans, qui a grandi auprès d'un père pro-nazi, est en réalité un agent de l'Abwehr. Le colonel Dernbach qui l'interroge n'en croit pas ses oreilles. grâce à Gaessler, il obtient les noms et les adresses des trente membres du réseau. L'Alsacien est intarissable ; il livre les codes et indique l'emplacement de son poste émetteur. A la fin de ses révélations, il ajoute :

- Si vous voulez bien, colonel, je suis prêt à me mettre à votre disposition.
- Sehr gut ! approuve Dernbach avec un large sourire. vous allez continuer vos émissions vers l'Angleterre exactement comme avant : ainsi nous obtiendrons d'autres renseignements.

Dernbach fixe le jeune homme qui se tient assis devant lui, puis il lui demande :

- Gaessler, comment êtes-vous entré dans le 2ème Bureau gaulliste ?
- Oh ça, colonel, ça s'est fait très facilement. J'étais embarqué sur le contre-torpilleur « Le Triomphant » qui a rallié de Gaulle. Mais, moi, j'en avais marre de risquer ma peau sur un bateau, surtout pour les Français. Alors, j'ai dit que je parlais allemand et anglais et que je voulais devenir espion. Au 2ème Bureau, ils ont accepté ma candidature.
- Les Français sont vraiment imprudents...

Dernbach décide alors d'utiliser le traître Gaessler sous le nom de « Samuel » moyennant la coquette somme de 4.500 F par mois. Le 26 janvier, il communique avec l'Angleterre et réitère l'exercice dans les jours qui suivent. Pour endormir Londres, il fait état d'une grosse activité ennemie sur les côtes occidentales alors que Berlin concentrent ses troupes à l'Est !

Il sera ex-filtré vers l'Autriche par les Allemands en 1945.

Pourquoi un tel retournement de la part d'Alfred GAESSLER (Marty) ?

"... Pourquoi un tel retournement ? Si l'on a appris que le père de « Marty » était enthousiasmé par l'idéologie nazie, il semble surtout qu'il n'ait pas digéré la décision d'Orves de le renvoyer en Grande-Bretagne en raison de son manque de rigueur et de discrétion. Si dans un premier temps, le commandant est trop confiant, il comprend son erreur. Il est déjà trop tard. Gaessler n'a pas le profil d'un agent secret. Il rêve de la grande vie et n' imagine pas devoir se terrer dans une petite chambre pour accomplir son devoir en chiffrant des messages. Il s'étonne que la population se résigne à l'occupation et ne s'enthousiasme pas devant le courage et les engagements des Français libres. Bien des pièces fournies par la DST en 1945 attestent une trahison de l'individu dès son arrivée en métropole. Toujours est-il que le major Dernbach profite de cette occasion unique qui lui est donnée pour manifester à sa hiérarchie sa compétence opérationnelle. Au lendemain des arrestations, il transforme la villa Ty Brao où a été arrêté d'Orves en une souricière. Son but est d'identifier et d'appréhender le plus grand nombre de personnes en liens avec le réseau Nemrod.

Eugénie Le Barze qui vient simplement prendre son service chez ses patrons déjà emprisonnés est la première interpellée. Suivent Maurice Allain des Beauvais, Yvonne de la Patellière piégée alors qu'elle sonne chez les Gigan. Affirmant qu'elle rend simplement une visite à la vieille maman de Jean, les Allemands ne trouvent pas les documents qu'elle dissimule dans ses bas, aussi est-elle libérée le lendemain. Jeannette Bridoux, Daniel Dohet, Maurice Barlier font également les frais du piège mis en place par l'ennemi.

A Paris, un message parvient à Jean Maigne par télégramme : « Maladie contagieuse à Nantes ». Sans tarder, il cherche à alerter ses agents de la capitale mais les Allemands sont rapides. Déjà l'Abwehr se présente rue Roncin et Stéphanie Lacasse est appréhendée. Elle a le temps de dissimuler une carte et d'avaler une liste de terrains d'aviation. L'ennemi se heurte néanmoins au cloisonnement du réseau qui fonctionne plutôt bien.

Plusieurs agents ne sont pas inquiétés et sont même en capacité de contrer l'ennemi. C'est ainsi que Heilbronn apprend l'arrestation d'Honoré d'Estienne d'Orves par un Allemand !

L'arrestation des membres du réseau Nemrod

Dans la nuit du 21 au 22 janvier vers 2 heures du matin, après avoir escaladé le mur du jardin, les policiers allemands surprennent dans leur sommeil André Clément, sa femme Paule et sa mère ainsi qu'Honoré d'Estienne d'Orves. Ils sont rapidement menottés ou ligotés. La scène est si violente que Mme Clément mère succombe à une crise cardiaque. Le voisin, Jean Le Gigan est déjà entre les mains de l'Abwehr ; Léon Setout et André Chauvet sont également arrêtés à leur domicile. Tous sont conduits boulevard Gabriel Guisth'au siège du contre-espionnage allemand, pour y subir un interrogatoire.

Le réseau Nemrod est démantelé entre le 20 et le 24 janvier, à la veille de l'embarquement prévu pour l'Angleterre. Le 3 février, Jan Doornick revient à Nantes. Informé du désastre, il retourne immédiatement à Plogoff dans une ferme où il est à son tour surpris par un détachement de 100 hommes qui cernent l'endroit et le capturent.

Le 14 février 1941, les Allemands arraisonnent le « *Marie Louise* » au large de Plogoff et arrêtent son équipage alors que le bateau de pêche transportait du matériel – *notamment un nouveau poste émetteur* – et différents documents à destination du réseau Nemrod.

Le jugement par la cour martiale

D'abord emprisonnés à Angers, à la prison du Pré-Pigeon, Ils sont placés sous régime sévère, privés de nourriture, de siège et de lit. Ces hommes font alors preuve d'un rare courage. A l'exemple de Barlier : « Je suis à bout de forces. Je vais donc parler. Je commence mes déclarations pour vous dire que je sais de source sûre que le pape est juif. Je n'ai pas besoin de vous dire que je me rétracterai à l'audience ». D'Estienne d'Orves et ses compagnons sont transférés à Berlin, à la prison du Praesidium et reviennent à Paris le 26 février. Ils sont d'abord incarcérés à la prison du Cherche-Midi dans l'attente de leur procès, puis à Fresnes après leur condamnation, et au Fort de Romainville avant leur exécution. Tous comparaissent devant la cour martiale du Gross Paris du 13 au 25 mai 1941. Honoré D'Estienne d'Orves couvre ses hommes et prend sur lui l'entière responsabilité de l'activité du réseau.

Le verdict tombe le 26 mai. Honoré d'Estienne d'Orves, Maurice Barlier, Jan Doornick, Jean Le Gigan, André et Paule Clément sont condamnés à mort. Jean-Jacques Le Prince (un nouveau radio), François Follic, le capitaine du chalutier La Marie-Louise bateau, et son second Pierre Cornel, également arrêtés grâce aux renseignements de Gaessler, sont aussi condamnés à la peine capitale. En plus de sa condamnation à mort, Doornick est condamné à trois ans de détention en forteresse, ce qui lui fera poser la question : « Monsieur le Président, devrais-je exécuter ma peine avant ou après ma mort ? » Léon Setout est condamné à quatre ans de travaux forcés, les époux Normant (qui fournissaient la planque à Plogoff), à six mois.

Au final, seuls D'Estienne d'Orves, Barlier et Doornick sont exécutés. Les autres peines ont été commuées. Ainsi celle d'André Clément, commuée en 15 ans de réclusion, et qui a en fait été déporté.

Les exécutions au Mont Valérien

Curieusement, les condamnés ne sont pas immédiatement exécutés. Stülpnagel, alors commandant de l'administration militaire en France occupée, a-t-il voulu garder des otages pour une occasion spectaculaire ? A-t-il cherché à temporiser compte tenu de la forte émotion provoquée dans l'opinion publique par la condamnation d'un officier de marine ? La cour martiale, impressionnée par l'attitude des accusés, signe leur recours en grâce adressé à Hitler.

Le 21 août 1941, le résistant communiste Pierre George – futur colonel Fabien – secondé par Gilbert Brustlein, abat l'aspirant de la Kriegsmarine Alfonso Moser au métro Barbès à Paris. Cet acte donne le signal de la lutte armée contre l'Occupant allemand. Le lendemain, les Allemands promulguent une ordonnance transformant tous les prisonniers français en otages. Hitler a refusé la grâce qui concernait les membres du réseau Nemrod. Stülpnagel veut faire un exemple. Le 28 août 1941, D'Estienne d'Orves, Barlier et Doornick sont autorisés à passer leur dernière nuit dans la même cellule. Ils obtiennent également que leurs yeux ne soient pas bandés au moment du supplice.

Ils sont fusillés au Mont Valérien le lendemain, le 29 août 1941, à l'aube, la veille de l'exécution de Marin Poirier au champ de tir du Bêle à Nantes. Le 30 août, un avis signé par le commandant militaire allemand en France paraît en Une des journaux collaborationnistes *Le Petit Parisien* et *Le Matin*. Honoré d'Estienne d'Orves a été inhumé à Verrières le Buisson.

Dernière lettre d'Honoré à son ami le capitaine de frégate Paul Fontaine, dit « Pépin » qui travaille au cabinet de l'Amiral Darlan.

« « Ma caqui chérie ;

Ma chère petite sœur, je t'aime profondément. Je te remercie du fond du cœur de tout ce que tu as fait pour moi. Il m'a été infiniment doux de te sentir en communion avec moi. Il ne faut pas avoir un trop grand chagrin. Pensez à ceux qui meurent sur le champ de bataille. Moi, j'ai eu le privilège inouï de pouvoir presque vivre une vie de famille depuis trois mois. Et j'en ai joui beaucoup. Songe, surtout, chérie, que j'aurais pu être tué au moment de mon arrestation ! Dans quel état moral serais-je mort... Dieu m'a donné ces sept mois pour me rapprocher de Lui, qu'il en soit béni.

Je vais retrouver Papa et Maman. C'est un grand bonheur.

Mais ce que je vous demande, c'est de continuer votre vie bien tranquillement, de vous étayer les uns les autres. Éliane (ndlr, son épouse) aura besoin d'aide, je sais que tu la lui donneras. A toi incombera la mission de lui annoncer ma mort.

Sachez que je suis parfaitement calme. Mes deux camarades et moi passons la soirée à parler tranquillement, à blaguer même, et j'ai du mal à obtenir le silence pour pouvoir t'écrire. Excuse donc cette lettre décousue. Tout ceci te montre notre sérénité. J'espère que nous ne nous en départirons pas demain matin.

Je ne fais pas de nouveau testament, celui que tu as déjà (ou qu'Éliane a) me paraît suffisant. Les enfants, comme les miens, vivront j'espère une période de paix, qu'ils prennent papa comme modèle, papa qui a tant aimé les siens et a tant travaillé pour nous tous. Réunissez tout ce que trouverez de sa main, ainsi que ce que maman a écrit – que notre génération et celle de nos enfants en profitent.

Mes petits frères, hélas ! que j'aime tant, que nous étions donc unis, toi et nous trois, sans oublier le souvenir de François, le cher compagnon de mon enfance. Notre union était une belle chose ; que rien ne la ternisse, et que nos enfants prennent modèle sur nous !

Je voudrais écrire ici les noms de tous les membres de la famille, d'Estienne ou Vilmorin, pour leur dire que ma pensée va vers eux tous. Je te charge de cette commission. En particulier notre chère tante Félicie, que Dieu vous garde longtemps. Et aux A..., artisans d'un mariage qui me rendit si heureux.

L'oberlieutnant Moerner, que j'ai vu tout à l'heure, ne voit pas d'inconvénients à ce que je te donne les noms des personnes arrêtées avec moi :

Mme Maurice Barlier-Nayemont, Ban-de-Sapt (Vosges), femme de mon camarade qui doit être exécuté en même temps que Doornik et moi. Plus tard, si les circonstances le permettent, elle sera peut-être heureuse de te connaître.

M. et Mme Clet Normand, et leur fille, Mme Jeannic, à Plogoff (Finistère). Serait-il possible de leur donner un petit secours d'argent (200 francs par mois par exemple ?)

Mme Le Gigan, 48 rue Gutenberg à Nantes-Chantenay. Elle est actuellement libérée, n'ayant été arrêtée qu'à cause de son fils, actuellement à Fresnes. J'aimerais que

quelqu'un la vît, c'est une vieille femme de soixante-quinze ans, et j'ai peur qu'elle ne soit sans ressources.

M. et Mme Clément, chemin du Bois-Haligand, Nantes-Chantenay (ces deux-là sont encore en prison).

Tous ces gens m'aiment bien. Je ne pourrai pas leur dire adieu. J'ai une certaine responsabilité dans les malheurs qui ont fondu sur eux, et qu'ils ont tous acceptés avec une grandeur d'âme admirable.

Je ne vous demande pas de prier pour moi, je sais que vous le ferez. Pensez que la prière pour les morts rapproche les vivants de Dieu, et par là est bonne. Que l'on continue à faire dire une messe par semaine à Verrières pour les morts de la famille.

Maintenant, je vais dormir un peu. Demain matin, nous aurons la messe.

Que personne ne songe à me venger. Je ne désire que la paix dans la grandeur retrouvée de la France. Dites bien à tous que je meurs pour elle, pour sa liberté entière, et que j'espère que mon sacrifice lui servira.

*Je vous embrasse tous avec mon infinie tendresse.
Honoré. »*

*Honoré d'Estienne d'Orves à Paul Fontaine
Prison de Fresnes (Seine) —28 août 1941*

BEKANNTMACHUNG

1. Der Kapitänleutnant **Henri Louis Honoré COMTE D'ESTIENNES D'ORVES**, französischer Staatsangehöriger, geb. am 5. Juni 1901 in Verrières,
2. der Handelsvertreter **Maurice Charles Émile BARLIER**, französischer Staatsangehöriger, geb. am 9. September 1905 in St. Dié,
3. der Kaufmann **Jan Louis-Guillaume DOORNIK**, holländischer Staatsangehöriger, geb. am 26 Juni 1905 in Paris,

sind wegen Spionage zum Tode verurteilt und heute erschossen worden.

Paris, den 29. August 1941.

**Der Militärbefehlshaber
in Frankreich.**

AVIS

1. Le lieutenant de vaisseau **Henri Louis Honoré COMTE D'ESTIENNES D'ORVES**, Français, né le 5 juin 1901 à Verrières,
2. l'agent commercial **Maurice Charles Émile BARLIER**, Français, né le 9 septembre 1905 à St-Dié,
3. le commerçant **Jan Louis-Guillaume DOORNIK**, Hollandais, né le 26 juin 1905 à Paris,

ont été condamnés à mort à cause d'espionnage. Ils ont été fusillés aujourd'hui.

Paris, le 29 Août 1941.

**Der Militärbefehlshaber
in Frankreich.**

Affiche annonçant l'exécution d'Honoré d'Estienne d'Orves, Maurice Bardier et Jean Doornik, fusillés à Paris le 29 août 1941

Elle est placardée sur les murs, révélant au grand public la mort des trois membres du réseau Nemrod. Leur mort courageuse frappe les consciences et beaucoup de jeunes vont s'engager dans la Résistance pour se montrer dignes de leur exemple. En 1942, le premier groupe de Francs-tireurs et partisans français, FTPF, prend le nom d'Honoré d'Estienne d'Orves. Créés par le Parti communiste français, les FTPF regroupent les organisations armées communistes qui prennent part aux actions de guérillas urbaines et de sabotages. *L'Humanité* clandestine cite fréquemment son nom. Louis Aragon lui dédie, ainsi qu'à Guy Môquet, Gabriel Péri et Gilbert Dru, son célèbre poème *La Rose et le réséda*, publié en 1943.

Décorations d'Honoré d'Estienne d'Orves



Chevalier de la Légion d'Honneur



Compagnon de la Libération - décret du 30 octobre 1944



Officier du Ouissam Alaouite (Maroc)



Officier de l'ordre "Pour la couronne" (Roumanie)



Officier de l'ordre du Mérite Militaire (Bulgarie)



Chevalier de l'ordre de l'Epi d'Or (Chine)



D'ESTIENNE D'ORVES Henri, Louis, Honoré alias Châteaueux alias Jean-Pierre.

Né le 5 juin 1901 à Verrières-le-Buisson (Seine, Essonne), fusillé, par condamnation, le 29 août 1941 au Mont-Valérien, commune de Suresnes (Seine, Hauts-de-Seine), officier de marine, chef du 2e Bureau des Forces navales françaises libres, chargé du réseau Nemrod sur le territoire français, Compagnon de la Libération. Mention Mort Pour La France attribuée par le Ministère des Anciens Combattants en date du 22 juin 1945.



DOORNIK Jan, Luis, guillaume pseudonyme Marcel Millot.

Né le 26 juin 1905 à Paris (XVIe arr.), fusillé le 29 août 1941 au Mont-Valérien, commune de Suresnes (Seine, Hauts-de-Seine) ; officier de l'armée néerlandaise, résistant fondateur du réseau de renseignements Nemrod, Compagnon de la Libération. Mention Mort Pour La France attribuée par le Ministère des Anciens Combattants en date du 23 mai 1947.



BARLIER Maurice, Emile, Charles

Né le 9 septembre 1905 à Saint-Dié (Vosges), fusillé le 29 août 1941 au Mont-Valérien, commune de Suresnes (Seine, Hauts-de-Seine), agent commercial, résistant, co-fondateur du réseau Nemrod (FFL). Mention Mort Pour La France attribuée par le Ministère des Anciens Combattants en date du 4 février 1947.

LES BRETONS DU RESEAU NEMROD



M. Normand



Marie Jeannic
leur fille



M^{me} Normand



Yves Pennec



Jean-François Follic
le patron de la « Marie-Louise »



Martial Bizien



Maurice Guilcher



Pierre Cornec



Amédée Ansquer

Le poème La Rose et le Réséda (Louis Aragon, 1943)

La Rose et le Réséda

Celui qui croyait au ciel
Celui qui n'y croyait pas
Tous deux adoraient la belle
Prisonnière des soldats
Lequel montait à l'échelle
Et lequel guettait en bas
Celui qui croyait au ciel
Celui qui n'y croyait pas
Qu'importe comment s'appelle
Cette clarté sur leur pas
Que l'un fût de la chapelle
Et l'autre s'y dérobat
Celui qui croyait au ciel
Celui qui n'y croyait pas
Tous les deux étaient fidèles
Des lèvres du cœur des bras
Et tous les deux disaient qu'elle
Vive et qui vivra verra
Celui qui croyait au ciel
Celui qui n'y croyait pas
Quand les blés sont sous la grêle
Fou qui fait le délicat
Fou qui songe à ses querelles
Au cœur du commun combat
Celui qui croyait au ciel
Celui qui n'y croyait pas
Du haut de la citadelle
La sentinelle tira
Par deux fois et l'un chancelle
L'autre tombe qui mourra
Celui qui croyait au ciel
Celui qui n'y croyait pas
Ils sont en prison Lequel
A le plus triste grabat
Lequel plus que l'autre gèle

Lequel préfèrent les rats
Celui qui croyait au ciel
Celui qui n'y croyait pas
Un rebelle est un rebelle
Nos sanglots font un seul glas
Et quand vient l'aube cruelle
Passent de vie à trépas
Celui qui croyait au ciel
Celui qui n'y croyait pas
Répétant le nom de celle
Qu'aucun des deux ne trompa
Et leur sang rouge ruisselle
Même couleur même éclat
Celui qui croyait au ciel
Celui qui n'y croyait pas
Il coule il coule il se mêle
A la terre qu'il aime
Pour qu'à la saison nouvelle
Mûrisse un raisin muscat
Celui qui croyait au ciel
Celui qui n'y croyait pas
L'un court et l'autre a des ailes
De Bretagne ou du Jura
Et framboise ou mirabelle
Le grillon rechantera
Dites flûte ou violoncelle
Le double amour qui brûla
L'alouette et l'hirondelle
La rose et le réséda

Ce poème célèbre le courage des hommes qui réussirent à dépasser leurs petites convictions personnelles de religion et de politique afin d'oeuvrer ensemble pour une noble cause : la libération de la France pendant l'Occupation durant la seconde guerre mondiale. Communistes et catholiques se retrouvèrent en effet pour combattre, pour souffrir et pour mourir ensemble dans l'espoir de jours meilleurs. Louis Aragon leur rend ici un hommage dans ce poème écrit en 1943 alors que lui-même était communiste et clandestin.

Ainsi la « rose », c'est le rouge qui symbolise le communiste anticlérical, celui qui ne croit pas au ciel, c'est-à-dire à Dieu. Le « réséda » est au contraire la couleur blanche qui représente la noblesse.

Ce poème fut publié une première fois en 1943 puis de nouveau en 1944, cette fois avec la dédicace suivante : « A Gabriel Péri et d'Estienne d'Orves comme à Guy Môquet et Gilbert Dru ». Quatre hommes. Deux communistes et deux catholiques. Tous des résistants, tous morts fusillés par les Allemands.

Appel au rassemblement pour la liberté, hommage aux résistants emprisonnés et tombés pour la France, ce poème très célèbre est porteur aussi d'espoir : celui de retrouver un jour la joie dans les foyers.

Sources :

- <https://suresnes-mag.fr/decouvrir/histoires-suresnoises/honore-destienne-dorves-est-entre-dans-la-lumiere/>
- <https://www.francaislibres.net/liste/fiche.php?index=79266>
- <https://patrimonia.nantes.fr/home/decouvrir/themes-et-quartiers/25-decembre-1940--premiere-liais.html>
- <https://fnapog.fr/29-aout-1941-execution-dhonore-destienne-dorves/>
- https://fr.wikipedia.org/wiki/Alfred_Gaessler
- https://www.museedelaresistanceenligne.org/pedago_atelier.php?id=27&page=246
- <https://vendeeresistance.fr/documents/ph050-portraits-des-membres-du-reseau-nemrod/>
- <https://www.youtube.com/watch?app=desktop&v=F-yf9A0XaW0>
- <https://www.copiedouble.com/content/analyse-de-texte-la-rose-et-le-réséda-louis-aragon-1943>